

Malgré la gravité de la situation, cette remarque arracha un sourire à Bricbet.

— Il est une chose que vous avez ignorée, poursuivit l'intendant, c'est la résistance qu'il me fallut vaincre, quand, en annonçant ce mariage à ma fille, je lui appris à quelles conditions il se concluait. Deux choses révoltaient sa conscience : voir son père mêlé aux domestiques sous ce toit où elle serait maîtresse, et conserver un secret pour son mari. Car c'était une loyale et digne fille !

— Comme elle fut une honnête et sainte épouse, soupira Bricbet, doucement ému au souvenir de celle qui avait été la première compagne de sa vie.

Celui que nous appellerons maintenant Pigeot continua :

— Je sus tant la supplier et lui répéter que cet état de domestique me plaisait, et que ce mariage, s'il venait à manquer, causerait ma mort, que mon enfant consentit aux conditions. Enfin, j'avais réussi !!!

« Ah ! quelles douces années j'ai vécu à vos côtés, près de ma fille, riche et honorée. Comme un baiser pris à la dérobée, un simple serrement de main me faisaient chaudement battre le cœur ! Combien de paroles, insignifiantes pour vous, vibraient entre nous de tendresse cachée !

« Que me faisait à moi d'être domestique quand je savais mon enfant à l'abri de la hideuse misère, quand partout, espion bien heureux, j'entendais chanter les louanges de celle qui a fait bénir par tous les pauvres ce nom que vous lui avez confié !

« Oui, oui, j'ai connu le bonheur complet... mieux qu'elle encore ; car ce secret que, pour son père, elle cachait à son époux troublait sans cesse son âme innocente.

« Quelle peur nous avons éprouvée tous deux ce jour où, moi malade, vous avez eu l'idée d'envoyer vous-même le quartier de pension au procureur de Nancy, qui vous a répondu que Pigeot était inconnu dans la ville ! Heureusement j'ai tout arrangé en vous faisant parvenir de Bruxelles cette lettre où Pigeot vous annonçait qu'il y avait transporté sa résidence.

L'accent de l'intendant qui avait retenti joyeux en parlant du bonheur passé, se fit subitement triste.

— Hélas ! dit-il, à être heureux on ne compte pas les années ! La mort vint s'abattre ici quand ma félicité, qui durait depuis dix sept ans, me semblait à peine commencée. Je vis en quelques heures s'éteindre celle qui était destinée à me survivre. Ah ! le ciel ne devrait pas permettre que les pères ensevelissent les enfants... c'est trop de douleur !

Et Pigeot, se cachant la tête en ses mains, bégaya en sanglots.

Si coupable que fût cet homme trois fois assassin, Bricbet et Maurice regardaient attendris cette affliction paternelle. Dans leur esprit commençait à naître le soupçon du motif qui avait guidé Pigeot en sa criminelle conduite.

Le vieux serviteur reprit d'une voix brisée par les larmes :

— Je serais mort, si Dieu compatissant, à la place de l'ange parti, ne m'avait laissé à aimer une autre bonne et douce créature... la fille de mon enfant... Mon cœur, qui s'était élargi pour les aimer toutes deux à la fois, reporta sur une seule cette double tendresse qui le faisait battre. Alors j'ai vu Pauline avec passion... avec une sorte de frénésie douloureuse.

À ce mot, Bricbet et Maurice échangeèrent un regard d'étonnement que vit Pigeot.

— Oui, douloureuse, répéta-t-il, car j'étais victime de mon propre piège. La mort avait si vite surpris ma fille, qu'elle n'avait pas eu le temps de prévenir Pauline de ce que lui était ce domestique qui vieillissait dans la maison. Pour Pauline je suis et je

n'ai jamais été qu'un dévoué serviteur que sa mère estimait et qu'elle estimait à son tour. Ces bons baisers, ces caresses qui faisaient le bonheur du père manquent maintenant au grand-père.

« Alors, dans mon besoin de dévouement, j'ai accepté le sacrifice et je me suis voué à cette affection sans retour. J'y ai trouvé une joie sereine, une jouissance amère qui m'a rendu implacable pour tout ce qui menaçait une petite fille. Dans mon idée, monsieur Bricbet, votre fortune appartenait à Pauline... vous n'aviez pas le droit de l'en dépouiller.

Pigeot fit entendre un rire de moquerie.

— Sot que j'étais ! fit-il, vous me fîtes bientôt revenir de mon erreur. Un jour vous vîtes m'annoncer que vous alliez vous remarier. Vous ne comprendrez jamais le terrible effort que je dus faire pour comprimer l'accès de rage qui me monta au cerveau en vous écoutant.

« A cette pensée qu'une autre femme prendrait cette place où j'avais vu une fille ; à l'idée qu'elle étendrait la main pour partager... même pour saisir tout entière cette fortune que je voulais intégrale à ma petite-fille, je devins implacable... ; alors, sans trouble, sans pitié, je résolus froidement de vous tuer et je guettaï l'occasion. Elle ne se présenta pas avant le mariage.

Un frisson parcourut Bricbet à cette phrase prononcée par Pigeot avec un accent de sauvage énergie.

— Je l'avais enfin trouvée, cette occasion, et si vous avez échappé cette fois-là, c'est à un hasard que vous le devez. Un soir, c'était six jours après le mariage, j'avais été vous attendre à quelques pas du logis de M. de Badières, chez lequel vous aviez passé la soirée. Mon intention était de vous tuer au premier coin de rue. On aurait mis sa meurtre sur le compte de Cartouche, qui faisait alors rage dans la ville.

« Quand je croyais que vous sortiriez seul de chez le juge, je vous vis apparaître avec M. Baudouin, que vous reconduisiez un peu sur sa route. Je vous suivais pieds nus dans l'ombre, attendant le moment de votre séparation... Vous causiez ensemble et j'entendais. Je compris que dans la journée vous aviez été faire un testament en faveur d'Aurore.

« Votre mort à ce moment était inutile. Il fallait, avant de vous frapper, vous avoir fait annuler ce testament qui dépouillait une petite-fille ; je vous laissai donc vivre.

— C'est alors que, pour obtenir ce changement d'acte, vous avez fomenté ma jalousie contre Aurore, et que vous m'avez poussé à ce prétendu voyage qui devait me faire tomber sous votre poignard ? dit Bricbet.

— Du moment où vous aviez refait votre testament en faveur de Pauline, je pouvais vous tuer... et j'ai vous ai frappé, fit Pigeot d'un ton bref.

— Le ciel n'a pas permis que votre crime pût réussir, prononça le procureur.

— Dites plutôt que c'est au chevalier de Lozeril que vous devez la vie. Je vous emportais pour vous jeter à l'eau quand, au carrefour, ce jeune homme surgit subitement de l'ombre pour m'arrêter au passage. Il était ivre et tomba sous le poids de votre corps.

« Je pris ma course dans l'obscurité, sans qu'il eût le temps de voir la direction prise, sans qu'il pût se guider au bruit de mes pas, car comme la première fois, je marchais pieds nus. Ainsi qu'il l'a conté lui-même plus tard, une peur folle le fit vous abandonner sans secours pour s'enfuir.

— C'est alors que je vous ai ramassé mourant, dit Maurice.

— Oui, fit sourdement Pigeot, car je revins trop tard. En échappant à de Lozeril, j'avais gagné la petite porte du jardin,